

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il siégera sur son trône de gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui ; il séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs : il placera les brebis à sa droite, et les boucs à gauche.

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : 'Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi !'

Alors les justes lui répondront : 'Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu... ? tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli ? tu étais nu, et nous t'avons habillé ? tu étais malade ou en prison... Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ?'

Et le Roi leur répondra : 'Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.' »

(Matthieu 25,31-40)

Dans cette parabole, que voit-on ?

J'y vois d'abord de l'humanité dans les relations :

Le récit nous parle de gestes tout simples MAIS profondément humains : donner à boire, donner à manger, vêtir, accueillir, visiter, rencontrer

Ces personnes que Jésus qualifie de « justes » n'ont pas posé des gestes pieux pour gagner leur paradis.

Ils ont simplement agi en humains vis-à-vis d'autres humains.

Pour l'Évangile, l'important est d'être humain dans la vie humaine !

J'y vois de l'étonnement :

« *Quand est-ce que nous t'avons vu ?... Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ?* », disent les justes.

« *Dans chacun de vos gestes simplement humains, vous êtes venus à ma rencontre...* »

Ces personnes découvrent une profondeur de leur vie qui leur avait échappé, signe que nous ne maîtrisons pas tout dans nos vies !

En prenant soin l'un de l'autre, nous prenons soin de Dieu lui-même ! Divine surprise !

Ainsi, le divin de nos vies serait au cœur de nos relations humaines.

Dans cet espace que nous créons avec celui avec qui nous entrons en relation, cet entre-deux que nous ouvrons entre nous lorsque nous prenons soin les uns des autres, là serait le lieu de Dieu ; là nos vies aurait la couleur et la saveur de l'éternel, du divin.

« *Le Royaume est à vous* » : bien sûr, puisque la manière d'être de Jésus dans les évangiles nous montre que le Royaume est au des relations justes et bonnes qui donnent du goût à la vie, même là où la vie est malmenée par la maladie, la vieillesse, le deuil...

J'y vois une nouvelle conception de la justice : Ceux qui sont placés à la droite sont appelés « les justes ».

Quand nous parlons de justice, nous avons envie de dessiner une balance et peser les droits et les mérites de chacun. Il s'agit de calculer qui a droit à quoi.

Ce n'est pas du tout dans ces termes-là que l'Évangile parle de justice !

Être juste selon le cœur de Dieu, c'est prendre soin de celui qui est dans le besoin, quel qu'il soit, sans calcul.

J'y vois un retournement de l'image de Dieu : Ce n'est plus Dieu qui veille sur nous comme dans les images traditionnelles de Dieu ; c'est nous qui veillons sur lui !

« *Quand vous avez pris soin de celui qui a faim, c'est de moi que vous avez pris soin...*

Quand vous avez veillé sur celui qui est malade, c'est sur moi que vous avez veillé... »

Dieu sans cesse déroutant...¹

J'imagine un Dieu admiratif de l'humain

J'imagine ce roi de la parabole non seulement reconnaissant devant tous ces gestes de solidarité mais aussi en admiration :

« ***Comme elle belle***, se dit-il sûrement, *cette manière d'être que vous avez partagée les uns avec les autres, spécialement avec ceux qui étaient en manque !*

Entrez dans ma joie ! »

Jean-François

¹ Ceci me fait penser aux mots d'Etty Hillesum. De 1941 à 1943, à Amsterdam, cette jeune juive de 27 ans tient son journal. Consciente de ce qui se passe pour les juifs et de ce qui lui arrivera, elle écrit :

« Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu...

Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider mais nous qui pouvons t'aider - et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres. Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes, un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous. »

Etty Hillesum, « *Une vie bouleversée* », Seuil Points, p.175.